

Promenade dans les territoires de Robert Walser

Marie-Andrée Brault

Number 112 (3), 2004

Poésie-spectacle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25341ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, M.-A. (2004). Promenade dans les territoires de Robert Walser. *Jeu*, (112), 114–119.

Promenade dans les territoires de Robert Walser

[Il] est de la poésie sans poèmes ; paysages, personnes et faits peuvent être poétiques ; ils sont de la poésie sans être des poèmes.

Octavio Paz, *l'Arc et la Lyre*

Le Théâtre de Fortune continue la mission qu'il semble s'être donnée de mettre à la scène des textes d'auteurs européens méconnus ou peu joués en sol québécois. Après s'être attaqué à Thomas Bernhard et Robert Pinget, Jean-Marie Papapietro poursuit son travail d'entremetteur littéraire en présentant une adaptation de *la Promenade*, un récit de l'auteur suisse de langue allemande Robert Walser, né en 1878 et mort en 1956.

Les œuvres de Walser, qui jouit actuellement d'une reconnaissance grandissante, ne sont traduites en français que depuis une vingtaine d'années, et encore, de façon tout à fait partielle. Quelques-uns de ses romans et récits peuvent être lus aux Éditions Gallimard, tandis que ses « microgrammes », textes que l'on a longtemps cru rédigés dans une langue inventée parce que leur écriture microscopique les rendait illisibles, n'ont été publiés en entier et dans leur langue originale qu'en 2000. Quant à sa poésie, elle reste, sauf exception, à traduire. Les écrits de cet homme tout entier dévoué à son travail d'auteur, malgré quelques incursions dans des métiers divers comme commis de banque ou domestique, sont restés largement dans l'ombre, lui qui a pourtant, semble-t-il, forcé l'admiration de l'exigeant Kafka. Les publications récentes concernant Walser (les travaux de Peter Utz, de Marie-Louise Audiberti, de Catherine Sauvat, de même que le numéro de mai 2003 de la revue *Europe*) témoignent de l'intérêt que son œuvre suscite actuellement de l'autre côté de l'Atlantique ; Jean-Marie Papapietro se montre encore une fois au diapason des grandes mouvances littéraires européennes en choisissant de présenter *la Promenade*.

La Promenade

TEXTE DE ROBERT WALSER. ADAPTATION, MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE DE JEAN-MARIE PAPAPIETRO ; ÉCLAIRAGES : DAVID PERREAULT NINACS ; DÉCORATEUR : ROBERT DESCHÈNES ; MUSIQUE : PIERRE PLANTE. AVEC PAUL SAVOIE ET ROCH AUBERT. PRODUCTION DU THÉÂTRE DE FORTUNE, PRÉSENTÉE À L'INSTITUT GOETHE DU 13 JANVIER AU 14 FÉVRIER 2004.

« Soudain, je fus envahi d'un indicible sentiment universel [...] »¹

La Promenade est un récit dont le narrateur est écrivain. Celui-ci raconte l'une de ses promenades, organisée selon un itinéraire assez précis puisqu'il profite de l'occasion

1. Citation tirée de la version écourtée de *la Promenade* proposée par Jean-Marie Papapietro (non publiée, p. 10). Dorénavant, les pages indiquées entre parenthèses renverront à ce texte.

pour effectuer différentes visites, notamment à une dame de sa connaissance, à un banquier et à un fonctionnaire du fisc, et qui s'étend du matin au soir. Ses rencontres, planifiées ou inopinées, permettent au personnage d'aborder la question de ses revenus et de son métier, celle aussi de son apparente oisiveté ; les lieux et les paysages susciteront des réflexions, tantôt naïves, tantôt ironiques, sur des sujets aussi divers que la beauté ou l'orgueil. Enfin, le cœur de ce récit est la promenade elle-même, le mouvement du pas comme celui de l'esprit. C'est notamment grâce à ce rythme que crée le texte, par lequel progressent le promeneur et sa pensée, qu'il atteint une certaine dimension poétique. La méditation et la rêverie surgissent de la marche – activité presque poétique en soi si l'on pense au flâneur baudelairien dont a si bien parlé



La Promenade de Robert Walser, adaptée et mise en scène par Jean-Marie Papapietro (Théâtre de Fortune, 2004). Sur la photo : Paul Savoie. Photo : Sophie Pardo.

Walter Benjamin² –, en permettant à la fois un retranchement du monde et une communion avec lui. C'est grâce à la médiation du personnage central de *la Promenade* que les formes, les êtres et les lieux transcendent le récit. « Les choses les plus sublimes et les plus humbles, les plus sérieuses et les plus drôles ont pour lui le même charme, la même beauté et la même valeur. » (p. 16). Sa façon de s'imprégner du paysage va de pair avec un regard véritablement singulier, changeant, se renouvelant ou se reconstruisant, sur le monde du dehors. L'isolement du promeneur se transmue en vertige d'appartenir tout entier à ce monde ; son regard qui embrasse une réalité bascule soudain vers une autre :

2. La figure baudelairienne est urbaine toutefois, tandis que le promeneur, chez Walser ou dans une perspective plus large, semble davantage lié à la nature.

Toutes sortes d'aperçus et d'idées rôdent mystérieusement sur les talons du promeneur, de sorte qu'au milieu de sa marche appliquée et vigilante il doit s'arrêter et tendre l'oreille, parce que, submergé et étourdi d'impressions étranges et par la puissance d'esprits, il éprouve soudain le sentiment merveilleux de s'engloutir dans la terre tandis que devant ses yeux éblouis et égarés de penseur et de poète s'ouvre un abîme. [...] Le ciel et la terre coulent, et se mélangent précipitamment en une masse houleuse, étincelante et confusément chatoyante, de brouillard. Le chaos commence et les ordonnances disparaissent. C'est à grand-peine que l'homme ainsi secoué s'efforce de ne pas perdre conscience. (p. 16)

La Promenade amalgame le sensible et le rationnel, le banal et le sublime.

Le lyrisme de la prose de Walser a sans doute beaucoup à voir dans l'effet poétique de *la Promenade* sur le lecteur et le spectateur. Discours sur soi, sur le travail d'écrivain et sur l'émerveillement renouvelé devant les choses de la vie – dont la mélancolie n'est pas absente –, le texte de Walser travaille également les rythmes, les sonorités, si l'on en juge la traduction de Lortholary³. Le promeneur, après avoir vu « au guichet l'aguichant guichetier » (p. 4), goûtera le « doux silence sylvestre » (p. 9). Une certaine préciosité dans le langage se glisse par endroits, non sans humour : « que je dusse et voulusse » précède de près « que je filasse et décampasse » (p. 14), tandis qu'un passage sur les boutiques en « -rie » : « papete..., bouche..., horloge..., cordonne..., chapelle..., quincaillerie..., drape..., laite..., épice..., bonnette..., merce..., boulange... et pâtisserie » (p. 19) fait sourire. C'est le plaisir de dire, le plaisir de la langue qui anime l'écrivain, personnage central, de ce texte. Aussi n'est-on pas surpris outre mesure par ses propos : « [...] la jeune fille écoutait mes paroles, qu'entre-temps je proférais plutôt pour mon propre plaisir que pour être apprécié et compris de la petite [...] » (p. 12) Le texte présente également des échos internes, des rappels et des motifs. La description que le promeneur fait du chant de la jeune fille, avec ses « notes qui s'élançaient, comme des figures d'anges aux ailes allègres immaculées comme la neige, vers le ciel bleu, d'où elles paraissaient ensuite retomber pour mourir en souriant » (p. 11), dans l'image comme dans l'expression, souligne la naïveté mi-feinte, mi-réelle du narrateur et préfigure en un même temps la fin de sa promenade. Lui, progressant avec confiance et émerveillé à chaque moment dans sa marche, ne conclut-il pas, avant de rentrer : « Ai-je cueilli des fleurs pour les déposer sur mon malheur ? » (p. 21). *La Promenade* (le texte de Walser comme l'activité elle-même) se présente en fait comme un objet clos, concentré et concentrique, dont la fin appelle un recommencement.

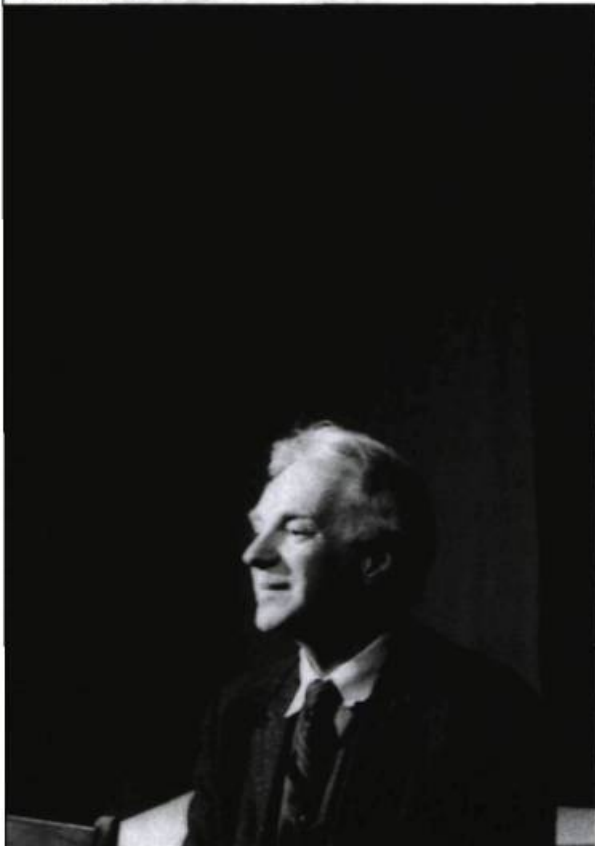
3. Robert Walser, *la Promenade*, traduction de Bernard Lortholary, Paris, Gallimard, 1987. Jean-Marie Papapietro a travaillé à partir de cette traduction.



Le poétique, du texte à la scène

Pour sa mise en scène, Jean-Marie Papapietro aurait pu choisir d'exploiter les dialogues qui se glissent dans le texte au fil des rencontres du promeneur. Il a plutôt décidé de garder son allure au récit, conservant son mode narratif et son aspect proprement littéraire. Certaines coupures ont été opérées – réminiscences, passages très anecdotiques, passages qui penchent du côté du merveilleux, également –, mais la trame et la progression ont été soigneusement préservées. L'équipe du Théâtre de Fortune propose une lecture biographique, et Paul Savoie interprète le promeneur Walser, le Walser interné pendant plus de vingt ans à la fin de sa vie et qui a cessé d'écrire. Il récite sa *Promenade*, aidé en cela de son infirmier qui veille à la bonne tenue du texte. Roch Aubert n'a pas la tâche facile avec ce rôle ingrat, mais essentiel, me semble-t-il, pour assurer l'envol de la parole de Walser. L'infirmier n'a pas de dire propre, en ce sens qu'il ne fait que lire des extraits de *la Promenade*. Il ne parle jamais en son nom. Il est lecteur, soit, mais il s'absorbe et est absorbé dans la parole de l'auteur. Et lorsque le texte de Walser présente des dialogues, l'infirmier n'interprète pas systématiquement les personnages qui s'adressent au promeneur. Il est aussi parfois le promeneur. La voix du texte circule sans égard aux personnes physiques, procédé qui nie en quelque sorte la logique de l'interprétation théâtrale, mais qui est, dans son essence, proprement poétique.

La Promenade de Robert Walser, adaptée et mise en scène par Jean-Marie Papapietro (Théâtre de Fortune, 2004). Sur la photo : Paul Savoie et Roch Aubert. Photo : Sophie Pardo.



L'infirmier se fait aussi l'instrument du poète, relais de la mémoire (il reprend Walser quand il se trompe d'adjectif) et relais poétique sans lequel le texte resterait objet privé. Il est la figure du lecteur qui réactualise le texte tout en permettant à l'auteur enfermé, dans le cas qui nous occupe, de se raccrocher à quelque chose : souvenir de cette promenade réellement vécue, ou souvenir de ce texte écrit autrefois. Comme la promenade, moyen d'entrer en soi tout en pénétrant dans le monde et le paysage, la plongée dans son propre texte constitue, pour le narrateur, un moment d'évasion salvateur.

Les interprètes qui défendent l'œuvre de Walser sont remarquables de finesse et de nuance. Paul Savoie prend plaisir à mordre dans les mots. Il interprète un Walser posé et économe de gestes, émerveillé devant ce que la promenade met sur son chemin. Et s'il s'emporte, c'est sans vraie colère, pour ne pas dévier de sa route et de la tranquillité espérée. La présence de Paul Savoie est peu commune, et sa capacité à rendre tout naturels à la scène des textes d'une grande exigence s'accompagne d'une économie de moyens qui doit faire l'envie de bien des comédiens.

La mise en scène que propose Jean-Marie Papapietro se refuse à l'effet et à l'illustration. Le déploiement de la parole poétique ne s'appuie pas sur des procédés, des éclats étudiés dans le jeu, des images accrocheuses, ce qui peut rendre



Paul Savoie dans *la Promenade* de Robert Walser, adaptée et mise en scène par Jean-Marie Papapietro (Théâtre de Fortune, 2004). Photo: Marcel Cloutier.

la représentation un peu aride. La scénographie n'aide guère de ce point de vue. La chambre de l'asile, avec son mobilier volontairement de guingois qui prenait beaucoup d'espace sur la petite scène de la salle de l'Institut Goethe, distrayait l'œil et rappelait constamment les faibles moyens financiers de la compagnie. Le dépouillement d'*Abel et Bela*⁴ m'apparaissait plus judicieux et servait, du moins, l'interprétation du texte. En dépit de cela, le Théâtre de Fortune a réussi de façon indiscutable, avec *la Promenade*, à présenter un théâtre du mot, du rythme, de la pause; un théâtre de l'évocation; un théâtre au pas et à l'atmosphère feutrés d'une promenade dans les bois.

Folie et poésie

Je fais ma promenade;
Elle mène quelque part
Et à la maison; puis sans chamade
Ni parole je suis à l'écart.
« À l'écart » (« *Beiseit* »)⁵

La production du Théâtre de Fortune se trouve au carrefour de certaines grandes tendances du théâtre contemporain : spectacles conçus à partir d'œuvres non destinées à

4. Voir mon article, « L'œuvre en chantier. Autour de Roger Pinget et d'*Abel et Bela* », dans *Jeu* 107, 2003.2, p. 120-124.

5. Traduction de Fernand Cambron parue, avec treize autres poèmes de Walser, dans le n° 889 de la revue *Europe* (mai 2003), consacré à Robert Walser.

la scène, théâtre-récit ou fondé sur le monologue, tentation autobiographique⁶. Mais aussi, il partage avec plusieurs spectacles de la saison dernière l'association des thématiques de la poésie et de la folie. *La Cloche de verre* de Sylvia Plath, *Un carré de ciel* de Michèle Magny à partir de la figure de Jacques Ferron et *l'Asile de la pureté* de Claude Gauvreau sont quelques-uns des textes autobiographiques ou conçus dans une perspective biographique qui évoquaient, suggéraient ou présentaient sans ambages l'internement d'un auteur. Mais l'asile tel que présenté dans *la Promenade* n'avait rien d'effrayant, à la différence du portrait fait par les autres productions, et n'eût été du personnage de l'infirmier, rien n'aurait pu suggérer que le personnage central séjournait en ce lieu. En fait, celui-ci portant manteau et chapeau, rentrait visiblement d'une promenade quotidienne banale, et sa mine plutôt réjouie, comme son entrain dans son récit, témoignait d'un bonheur peut-être inquiet par moments, mais tranquille. Les biographes de Walser s'entendent généralement pour dire que les premières années d'internement ont été somme toute une bonne période pour l'auteur, qui disposait de tout le temps voulu pour écrire. Il a par la suite été transféré dans un autre établissement et, s'il a cessé d'écrire, il y a été, paraît-il, un « pensionnaire » exemplaire, qui ne demandait rien de plus que ses promenades. Il y a certes là de quoi ébranler les clichés du poète en révolte ou en proie à ses démons intérieurs, évidemment beaucoup plus « théâtral ».

L'acte radicalement solitaire de l'écriture nous échappe et nous fascine encore. Le poète, parce qu'il accède à une réalité qui nous semble interdite ou étrangère, suscite crainte et curiosité. Dans le cas de Walser, c'est sans doute la part de mystère dans son écriture qui éveille l'intérêt et non la charge proprement dramatique du personnage. Il y a quelque chose de suspect, mais qui éveille l'envie, dans ce rapport au monde qu'a le narrateur de « Promenade » (une autre !), un court texte en prose de Walser : « Alors tout, soudainement, devint pour moi rêve, amour, fantaisie. Tout ce que je regardais maintenant revêtait une forme grande et haute. Le lieu semblait fabuler, délirer. Il avait l'air de rêver sur sa propre beauté⁷. »

La fascination trouble pour le poète et la folie se ravive constamment. Ce qui réjouit cependant, c'est l'intelligence de la proposition de Jean-Marie Papapietro, qui évite les clichés et ne cherche pas à mythifier le poète au détriment de la compréhension de son œuvre. La courte pièce *Lui pas comme lui* de Elfriede Jelinek fait de même, toujours avec la figure de Walser. Dans ce récit pour la scène qui bouscule le genre théâtral – comme l'essentiel de son œuvre, d'ailleurs –, la dramaturge et romancière s'est aussi imaginé Robert Walser au moment de son internement. Comme un écho à sa condition de poète, il y dira : « Une chose qui dépasse, dit-il, peu importe où, déränge souvent les gens qui aimeraient bien eux aussi avoir cette impertinence⁸. » ■

6. Pour reprendre le titre de notre dernier dossier, dans *Jeu* 111.

7. Robert Walser, « Promenade », dans *Sur quelques-uns et sur lui-même*, traduction de Jean-Claude Schneider, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1993, p. 107.

8. Elfriede Jelinek, *Lui pas comme lui*, dans *Désir et permis de conduire : recueil*, Paris, L'Arche Éditeur, 1998, p. 73.